

Triptyque pour le père mort

par Michèle Finck

- 236 -

« Continuons d'œuvrer »

Dans la lumière crue d'une chambre d'hôpital, brûler au chevet du père mourant. Se souvenir qu'au sortir du coma, il avait des sourires de bébé d'une douceur qui n'existe que chez Schubert. Tandis qu'il agonise, être saisie par le contraste entre la tension de la bouche grande ouverte, tordue sur le visage en sueur, et le calme des mains, qui reposent sans peser, en paix sur les draps gonflés par la respiration ventrale. Ecouter le médecin répéter que l'hémorragie a fait tripler de volume le cerveau. Découvrir qu'il y a le mot « rien » dans le prénom du père « Adrien ». Ouvrir de nouvelles portes de douleur à l'intérieur de soi. Etre frappée par l'inutilité de la montre au poignet gauche du mourant. Sortir pour vomir, puis pour manger.

Au retour, le trouver mort : avec la même inquiétude dans les plis de la bouche et la même sérénité dans la pose délicate des mains. Se demander qui de la bouche ou des mains dit la vérité sur la mort. Craindre qu'une mouche ne s'engouffre dans la bouche béante. S'apercevoir soudain que la montre au poignet du mort a disparu. Deviner que quelqu'un a volé la montre, alors que le père était mourant ou déjà mort. Un voleur sordide ? Ou un voleur généreux, venu couper le cordon ombilical qui reliait encore le mort au temps ?

A voix très basse et un peu tremblante, pendant que le corps commence à se rigidifier, de plus en plus jaunâtre et froid, psalmodier par cœur, sans que les larmes ne caillent dans les yeux, la lettre de Goethe à Zelter du 19 mars 1827 : « Continuons d'œuvrer. La pensée de la mort me laisse parfaitement calme, car j'ai la ferme conviction que notre esprit est une substance de nature tout à fait indestructible, qui continue d'œuvrer d'éternité en éternité. » Entendre l'entrechoquement dans le crâne du doute et de l'espoir, comme deux percussions que l'on heurte l'une contre l'autre avec violence puis qui vibrent à l'infini avant de retourner au silence. Comprendre que peu importe qui l'emporte du doute ou de l'espoir, si nous « continuons d'œuvrer ».

« Ce qu'a vu le vent d'Ouest »

Debussy

Etre seule sur cette terrasse, en surplomb au-dessus du golfe de Porto-Vecchio, et écrire. Jour après jour, en écrivant, apprendre à aimer la vie après un deuil. Apprendre à déchiffrer les infinies tessitures des couleurs quand resplendit le soleil du soir : au premier plan, l'éclat mauve des grappes de bougainvilliers ; puis l'argenté



Capucines, par Liliane Klapisch.

des chênes verts entrecoupé par les verts plus sombres des cyprès ou par les verts citronnés de lumière des grands pins ; puis le bleu moiré de la mer méditerranée scandé par les blancs rythmiques des voiliers ; et à l'horizon la découpe bleu vert du cirque des montagnes qui bercent la baie jusqu'à ce qu'elle s'endorme et que s'allument et se réverbèrent, une à une, dans le crépuscule or-rose les lumières serpentes du port. Apprendre à déchiffrer les nuances infinitésimales du chant du vent d'ouest dont les étreintes, les rafales souples, tintinnabulantes, soulignent encore la précision et l'intensité des couleurs : chant plus sourd dans le touffu des pins, plus aigu dans les chênes verts, plus guttural dans les cyprès, plus mat dans les élytres des eucalyptus.

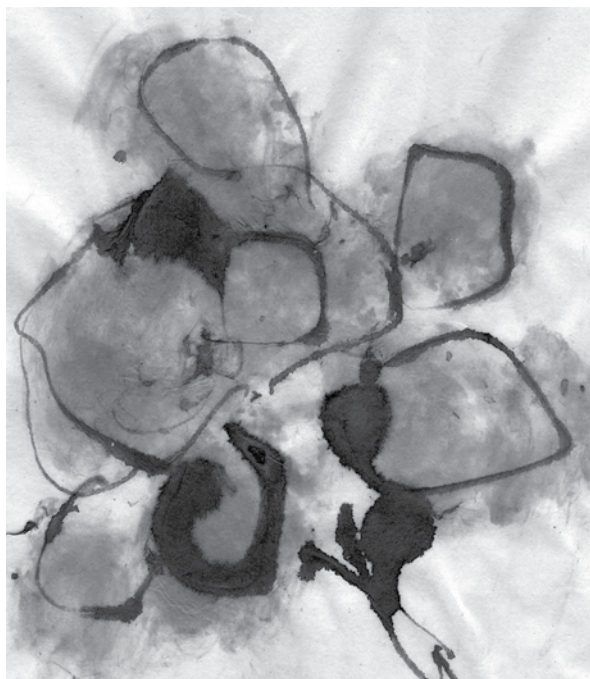
Jour après jour, en écrivant, désirer être jetée, après la mort, n'importe où dans la mer, comme on jetait en Inde les corps des enfants morts dans le Gange.

En état d'apesanteur, écouter l'inconnu monter en soi : dans les vibrations de la chaleur, parmi les rumeurs du vent d'ouest, entendre tout à coup quelque chose comme la voix assourdie et tremblante du père mort. S'apercevoir que la découpe des montagnes au loin (comment ne pas l'avoir vu plus tôt ?) correspond à l'exakte découpe (mais plus calme, plus apaisée) de son profil sur son lit de mort. Héler le vent, par psalmodies, *balbuciendo* : « Pourquoi, mon père, pourquoi avoir demandé à être incinéré ? Pourquoi le feu ? Pourquoi n'avoir pas laissé aux vivants les os, les reliques ? »

Mais (comme souvent dans les rêves) ne pas parvenir à comprendre ce que répondent peut-être les cendres de cette voix, que le vent d'ouest amplifie et éparpille au large et qui ensemencent la mémoire de leur énigme fatale.

In memoriam

Savoir depuis toujours que le père voulait que sur sa pierre tombale en granit rouge corail soit écrite la formule latine « *In memoriam* ». Devoir lutter contre le marbrier qui s'obstine plusieurs fois, incompréhensiblement, à écrire « *In mémoriam* » avec un accent aigu. Corriger l'erreur du marbrier, jour après jour, avec acharnement et opiniâtreté. Avoir en mémoire le récit de Rilke consacré au poète Félix Arvers qui, dans la tension de son agonie, parvient à repousser le moment de sa mort pour corriger une religieuse qui, à côté de lui, prononce « collidor » au lieu de « corridor ». « C'était un poète et il haïssait l'à peu près », écrit Rilke. Ainsi le père. Contre le marbrier, à force de résistance et de persévérance, obtenir finalement gain de cause. Mais nuit après nuit, dans les pluies battantes des cauchemars, continuer à essayer, encore et toujours, de mettre le feu à l'accent aigu comme si c'était essayer de mettre fin à la mort.



Capucines, par Liliane Klapisch. Détail.